Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: Dialogue "de politica"
Autor: Reynold, G. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748767

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 22.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIALOGUE „DE POLITICA“

PROFANE. Puisque j'ai la bonne fortune de faire route avec vous jusques aux portes de la capitale, j'en profiterai, Monsieur le Conseiller, pour vous poser une question.

AUGURE. Parlez, parlez, jeune homme.

PROFANE. Otez-moi un souci et me délivrez d'un doute; qu'est-ce que la politique?

AUGURE. C'est l'art de gouverner, „ars gubernandi“.

PROFANE. Oui, telle est la définition que donne le dictionnaire; mais je voudrais aller plus au fond des choses. Ce que je désirerais de savoir, c'est si la politique, j'entends celle-là que nous pratiquons en ce jour et en ce pays, est bien véritablement conforme à cette définition: „l'art de gouverner,“ ou si elle ne se rapproche pas davantage d'une autre définition moins générale et moins noble: „une manière adroite d'agir dans l'intérêt d'une personne, d'une entreprise ou d'une idée.“ Platon, dans le traité des Lois . . .

AUGURE. On voit bien, jeune homme, que vous sortez des écoles et que vous êtes un philosophe, c'est-à-dire quelqu'un qui est impropre à l'action. Vous commencez par raisonner *in abstracto*, et, quand vous êtes parvenu à fixer votre opinion, vous croyez qu'elle est immuable et qu'il y aurait sacrilège à la modifier pour la mettre d'accord avec les réalités et les exigences de la vie. Il faut, et c'est en cela que l'homme qui agit diffère si profondément de l'homme qui pense, distinguer nettement la théorie de la pratique.

PROFANE. Oui, je commence à comprendre: on peut se livrer à la spéculation, mais dans sa chambre et toutes portes closes, et il est parfaitement inutile de mettre d'accord la pratique et la théorie, en un mot d'agir selon la logique des principes.

AUGURE. Non, je n'irai pas aussi loin: il est parfois utile que le peuple voie que l'on agit selon des principes; il est vrai, d'autre part, que cela est souvent dangereux. La politique, d'ailleurs, ne s'apprend pas dans les gymnases, ni au pied des chaires, mais par l'expérience. On commence par se lancer dans la mêlée, on s'y débat, on attaque, on se défend, et puis, lorsqu'à la fin l'heure a sonné de la retraite, on peut alors songer aux principes. Une telle occupation est un délassement et met en repos la conscience. Moi-même, je m'y livrerai, en écrivant mes mémoires, lorsque j'aurai soixante ans sonnés.

PROFANE. Alors, Monsieur le Conseiller, la politique, ce n'est pas l'art de gouverner, mais seulement une manière adroite d'agir afin de garder le pouvoir.

AUGURE. Oh! il ne faut pas dire cela, parce que ce serait accuser tous les hommes . . .

PROFANE. . . . de n'être que des politiciens.

AUGURE. Toutes réflexions faites, bien que j'aie davantage l'habitude d'agir que celle de réfléchir, je définirais ainsi la politique: „une manière adroite et utile de se conduire selon les circonstances et les nécessités du

moment afin d'atteindre, pour le plus grand bien du pays et du peuple, au but que l'on se propose."

PROFANE. Je comprends mieux maintenant: merci. Je vois que les deux définitions se soutiennent et se complètent. En somme, nous retrouvons le vieil adage: la fin justifie les moyens.

AUGURE. Mon Dieu, mon ami! vous êtes comme tous les lettrés: vous avez contre nous des préjugés; et pourtant, nous ne demandons qu'à vous rendre service, à vous et à vos confrères. Mais vous ne cessez de montrer à notre égard de la méfiance et vous vous imaginez que nous nous livrons tous à des tripotages. Je vous assure que la politique est, dans notre pays, particulièrement honnête: allez voir en France où l'électeur coûte cent sous!

PROFANE. Tandis que chez nous on l'a pour „trois décis de vin blanc", comme disent les cabaretiers. Et l'on ose se plaindre que tout renchérit!

AUGURE. Vous êtes ironique.

PROFANE. Oui: n'est-ce point le lieu de répéter qu'il faut rire de certaines choses pour n'être obligé d'en pleurer?

AUGURE. Voilà bien les idéologues, ces êtres sans yeux et sans oreilles! Vous ne cessez de rêver un monde exactement ordonné, une société parfaite. Vous oubliez que les hommes sont les hommes, qu'on ne les changera pas, ni les mœurs non plus, que les mœurs de la politique en particulier étaient les mêmes il y a cent ans qu'aujourd'hui et que, si l'on veut arriver à quelque chose,...

PROFUNE. Ou arriver tout court,...

AUGURE. ... on ne peut faire autrement que de s'y accommoder: il faut hurler avec les loups, dit le proverbe.

PROFANE. Je perds une illusion, Monsieur le Conseiller: je croyais que la politique était une branche de la philosophie, qu'elle dépendait de la morale, qu'elle se reliait à la psychologie, qu'elle exigeait une exacte connaissance des lois et du cœur humain; en un mot, qu'elle avait à sa base des principes comme toutes les disciplines.

AUGURE. Jeune homme, jeune homme, vous n'êtes pas de notre temps! avec ces idées-là, on n'arrive à rien, pas même au Grand Conseil. Or, il faut être de son temps. Vos conceptions sont purement de la théologie et ce n'est point avec de la théologie qu'on organise un parti et qu'on le conduit aux urnes.

PROFANE. Je rends les armes, Monsieur, je rends les armes; dites-moi seulement de quelle manière vous envisagez la politique actuelle et comment on peut en faire une carrière.

AUGURE. Souvenez-vous d'abord que nous sommes en démocratie. Dans une démocratie, le peuple est souverain; chaque citoyen a donc le droit de se mêler des affaires publiques. Or, on ne saurait exiger de chacun une préparation scientifique, comme celle que vous préconisez, semble-t-il. Une „école d'hommes d'Etat" à brevets, examens et stage, est une utopie du dix-huitième siècle; si il n'y avait que des hommes compétents pour gérer la chose publique, on ne remplirait pas le quart du Conseil national et nous ne trouverions jamais assez de députés pour nos vingt-cinq Grands Conseils. Il suffit de connaître le code et la loi, — un an à l'Uni-

versité, un semestre en Allemagne, — d'avoir une position honorable dans sa commune, d'appartenir à un parti et de suivre le mot d'ordre de ses chefs. Avant de faire voter les autres, il faut savoir voter soi-même avec discipline; avant de commander, il faut savoir obéir.

PROFANE. Et c'est cela, la démocratie? Je ne vois guère en quoi elle diffère du despotisme.

AUGURE. Mon ami, tous les gouvernements se ressemblent: ils ne diffèrent que par une formule.

PROFANE. Et la liberté individuelle?

AUGURE. Elle est de moins en moins compatible avec les progrès de la démocratie et son organisation sociale actuelle. La démocratie ne connaît pas les individus, elle connaît le citoyen et l'ensemble des citoyens, c'est-à-dire les partis politiques. Un peuple souverain, ce n'est pas le peuple qui gouverne lui-même, — ce qui est impossible, — c'est celui qui abandonne la pratique du pouvoir entre les mains des hommes qui lui plaisent.

PROFANE. Vous, par exemple.

AUGURE. Admettons. Et, ceci admis, la politique que nous poursuivons est une politique de réalisations économiques. Un parti politique, je le comparerai à une maison de commerce qui, suivant les lois de la concurrence, emploie pour s'agrandir des moyens commerciaux.

PROFANE. Nous sommes loin de la première définition, mais je savais déjà ce que vous alliez me dire.

AUGURE. Parfaitement. Les problèmes économiques dominent tout, les lois économiques dirigent tout: on n'est point, en notre siècle, un homme de gouvernement, si l'on n'adapte les méthodes économiques à la politique.

PROFANE. Oui: les marchandages.

AUGURE. Pourquoi pas! le mot est commercial: donnant donnant.

PROFANE. Et l'opportunisme, et les polémiques personnelles, et les questions de boutique, et les alliances avec n'importe qui!

AUGURE. Quand je veux vendre mon vin, je demande à mes clients d'être solvables et ne m'inquiète pas de ce qu'ils sont dans leur intérieur.

PROFANE. On peut aller loin avec cela! comment donc s'étonner que nos anciens partis politiques n'aient plus de principes et qu'ils aient abandonné leurs programmes: ce sont des maisons de commerce. Et déjà il n'y a plus que le nombre des bulletins de vote qui nous permette de distinguer encore un radical d'un conservateur, un libéral d'un socialiste!

AUGURE. Que voulez-vous? c'est l'esprit du temps.

PROFANE. De telle façon que la politique n'a plus de principes...

AUGURE. Un pourtant!

PROFANE. Et lequel?

AUGURE. Celui de n'en point avoir.

GENÈVE G. DE REYNOLD

□□□